

## Matthew Baugh : *Le Masque du Monstre*

Dans tout Paris, c'est bien au sein du très huppé quartier d'Auteuil que l'on s'attendrait le moins à entendre une femme hurler à trois heures du matin.

Les hurlements provenaient du dernier étage d'une demeure isolée, située à l'ouest du faubourg. Ils étaient assez forts pour que certains des plus proches voisins les perçoivent, mais ils s'arrêtèrent si brusquement que personne ne leur accorda grande importance. Pas avant le lendemain matin.

Après que les cris eurent cessé, les lumières commencèrent à s'allumer dans la maison. L'une des fenêtres du deuxième étage s'ouvrit violemment et un homme massif, vêtu de noir, en sortit. Il portait sur son épaule un paquet enveloppé de draps. Le paquet avait la taille d'un corps humain.

A l'intérieur de la demeure, on commençait à s'agiter. Le maître de maison était debout et ne cessait de crier un nom : *Louise*. Hésitants, les domestiques sortaient de leurs chambres, l'air terrifié ou perdu.

L'homme à la carrure massive s'arrêta un moment et l'ombre d'un sourire parcourut son visage couturé de cicatrices. Il enjamba la balustrade et se laissa tomber sur le sol. Il y avait chez lui quelque chose de gauche, quelque chose d'étrange dans les mouvements, qui indiquait une certaine difformité. Malgré cela, il se déplaça rapidement vers le mur du jardin. La paroi était haute de trois mètres et surmontée de pointes de fer, mais le géant l'escalada en quelques secondes.

Un grognement étouffé provint du paquet quand l'homme atterrit de l'autre côté de la clôture. Un horrible sourire parcourut une nouvelle fois son visage, et il s'enfonça dans les ténèbres.

A huit cents mètres de là, la voiture du laitier faisait sa tournée du matin. Le conducteur était un gros homme aux traits durs et aux cheveux blancs. Un jeune homme svelte était assis à ses côtés, sur le banc du véhicule. Un observateur attentif aurait parié qu'il s'agissait d'un père et de son fils, ou d'un maître et de son apprenti, sortis faire leurs livraisons matinales. Tous deux se taisaient, tandis qu'une mule tirait l'attelage. Le plus âgé fumait une pipe, le plus jeune une cigarette. Aucun d'eux ne paraissait avoir entendu les cris de la femme ni l'agitation lointaine.

Un mouvement agita les broussailles au niveau de la route et l'homme gigantesque surgit devant le véhicule. Le conducteur tira d'un coup sec sur les rênes et arrêta la mule. Le plus jeune jeta sa cigarette sur la chaussée et sauta à terre. Il contourna la voiture, suivi par l'homme massif. Le jeune homme était grand mais le géant le dépassait d'une bonne tête.

Il ouvrit la porte de la cabine arrière : il y avait là des caisses emplies de bouteilles de lait, mais le plateau était loin d'être entièrement occupé. Le géant posa son paquet à l'entrée de la cabine, puis hissa sa lourde masse à côté. Le jeune homme referma la porte et regagna son siège auprès du conducteur.

– Allons-y.

Le vieil homme grogna et imprima aux rênes un coup sec. La mule se remit à avancer, adoptant ce rythme régulier, propre aux animaux de trait.

– Ça me plaît pas trop, tout ça.

Le jeune homme sourit aux paroles de son compagnon. Il sortit une nouvelle cigarette et l'alluma.

– Qu'est-ce qui te plaît pas ? Le plan du patron marche comme sur des roulettes.

– Tu sais très bien qui on a à l'arrière. Dans moins d'une heure, les rues vont grouiller de policiers. S'ils nous arrêtent, rien ne pourra les empêcher de la trouver.

Le jeune homme eut un petit ricanement.

– Je plains le flic qui nous arrêtera. Tu as bien vu de quoi notre ami est capable.

Le vieil homme grogna. Le véhicule continua à rouler en silence.

– Qu'est-ce que c'est que ça devant ? demanda soudain le conducteur.

Le jeune homme plissa les yeux pour scruter la pénombre qui précédait l'aube. Devant eux se tenait une silhouette debout au milieu de la route.

– Tu penses que c'est un flic ?

– La ferme ! aboya son compagnon. Peu importe qui c'est. Pas besoin qu'il nous entende.

Comme ils approchaient, ils virent que l'homme ne portait pas d'uniforme de police. Il était grand, avait un visage dur, voilé par les ombres, et arborait un chapeau noir à larges bords. Il portait des vêtements sombres sous une longue cape semblable à celles que portent les *gentlemen* à l'Opéra. Alors qu'ils étaient tout près de lui, l'homme leva la main pour les arrêter.

Le conducteur mit la mule au pas.

– Bonjour, monsieur.

– Ouvrez la porte de votre engin.

– C'est un hold-up ? demanda le conducteur.

Il tenta d'adopter un ton léger mais n'y parvenait qu'à moitié.

– Vous n’en retirerez rien, je le crains. Nous n’avons que du lait.

– Vous possédez quelque chose d’une plus grande valeur que du lait, rétorqua l’étranger. Je veux la fille.

Le conducteur avala sa salive et jeta un coup d’œil à son compagnon. La main du jeune homme glissa vers le creux de ses reins, là où il gardait ses couteaux.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Monsieur. Il n’y a que moi et le jeune Gaspard.

Le vieil homme ajouta, avec un petit rire forcé :

– Si vous cherchez une fille à cette heure-ci, vous n’êtes pas dans le bon coin.

Tandis que le conducteur parlait, Gaspard avait sorti de sa ceinture un couteau de lancer finement équilibré. A 19 ans, le jeune homme était déjà un professionnel du combat à l’arme blanche.

– Si vous voulez vraiment trouver des jolies filles...

Le vieil homme s’arrêta au milieu de sa phrase lorsque Gaspard lança son couteau. Il le fit si furtivement et si rapidement que son camarade aperçut à peine le mouvement.

L’homme en noir eut un mouvement de côté et le couteau alla se perdre derrière lui.

– Je suis là pour la fille que vous avez enlevée chez les Léonard.

Avec un cri de colère, Gaspard sauta à terre, tenant déjà en main un autre couteau. Le conducteur le rejoignit plus lentement. Il brandissait un lourd gourdin de bois. Tous deux avancèrent vers l’homme en noir pour le prendre en tenailles.

Gaspard frappa le premier, visant les côtes de l’étranger. L’homme glissa de côté, se plaça hors de sa trajectoire et, d’une main, saisit le poignet de Gaspard. Une torsion rapide et les os du jeune homme se brisèrent. L’homme en noir le repoussa avec désinvolture, tandis que le couteau tombait au sol en tourbillonnant.

Le vieil homme se rua sur leur adversaire et tenta de lui asséner un coup violent. L’homme l’esquiva et leva la jambe, dans un mouvement digne d’un boxeur de savate, pour lui donner un coup de pied. Il l’atteignit à l’épaule. La massue tomba au sol et le vieux conducteur sentit son bras s’engourdir. L’étranger enchaîna avec un coup de poing précis à la pointe du menton, qui laissa sa victime étendue sur le pavé.

Gaspard avait réussi à s’asseoir et il serrait délicatement son poignet brisé.

– Gouroull ! cria-t-il, Gouroull, à l’aide ! Le diable est venu nous chercher !

L’homme en noir s’avança vers le jeune homme. Avant qu’il ait pu l’atteindre, l’arrière du véhicule s’ouvrit avec fracas et le géant en sortit.

L’étranger songea que le mot « géant » était bien faible pour qualifier l’individu. Gouroull mesurait certainement plus de deux mètres cinquante.

Le colosse se porta en avant avec une dextérité qui aurait rendu fier un boxeur poids coq. Seuls les réflexes rapides de l’homme en noir lui permirent de se dérober aux bras énormes du géant. Ses poings jaillirent, martelant les reins de Gouroull de coups puissamment assésés.

Rien sur son visage ou sur son corps ne montrait que le mastodonte avait seulement *sent* les coups. Il pivota et saisit le cou de l’étranger entre ses mains épaisses, l’obligeant à ployer les genoux.

L’homme en noir était cloué au sol, la gorge écrasée par la force surhumaine de ces mains. Il tenta plusieurs prises de *jujitsu* et frappa les poings de Gouroull. Ce fut sans effet.

Au désespoir, il fouilla les plis de sa cape et en sortit un petit revolver. Il en appuya le canon sur la poitrine du géant et tira quatre coups.

Gouroull hurla de douleur et tituba en arrière. Il agrippa sa poitrine sanglante mais ne tomba pas. Il chercha autour de lui une arme et aperçut un rocher, aussi gros que la tête d’un cheval, à moitié enterré dans le sol à côté de la route. D’un seul mouvement, il l’arracha de terre, le leva au dessus de sa tête et se retourna pour broyer les orteils de l’étranger.

Mais l’homme en noir avait disparu.

– Il est parti entre les arbres.

Gaspard fit un signe de tête dans la direction que l’étranger avait prise. Gouroull commença à se lancer à sa poursuite, mais le jeune homme leva sa main valide.

– Non ! Il faut qu’on s’en aille d’ici. Ça a fait assez de bruit pour alerter la police.

Gouroull fixa le gamin pendant un long moment, puis hocha sa tête massive. Il releva le jeune homme et le plaça sur le siège avant de la voiture, puis fourra le corps inconscient du conducteur à l’arrière avant d’y grimper lui-même.

Au rythme régulier des pas de la mule, le véhicule se remit en route dans les ténèbres.

Tout près de là, l’homme en noir les observait de sa cachette. Les meurtrissures de sa gorge lui causaient des élancements et sa respiration était entrecoupée. Il voulait les suivre, mais il avait épuisé toutes ses forces lorsqu’il s’était relevé pour fuir loin du monstre. Il jura en silence que les ravisseurs le reverraient, et bientôt.

Tempêtant, Étienne Léonard faisait les cent pas dans son jardin, lorsque les agents de la police judiciaire arrivèrent. C’était un homme de cinquante ans, à l’air féroce, aux cheveux blancs et à la barbe taillée en pointe. Sous l’émotion, ses yeux sombres lançaient des éclairs, mais son visage semblait calme. Un quart de siècle à

exercer la fonction de juge d'instruction lui avait donné une dignité sévère que même cette crise ne pouvait effacer.

– Monsieur ! Nous sommes venus aussi vite que possible.

A son entrée, Léonard adressa un signe de tête à l'inspecteur Gauthier. La colère qui flamboyait dans ses yeux s'accrut lorsqu'il vit que l'inspecteur avait amené avec lui son protégé, Jules Maigret.

– Ils ont laissé un mot, dit Léonard en tendant un morceau de papier à l'inspecteur. Gauthier le lut tandis que Maigret, plus grand que lui, lisait par-dessus son épaule.

*M. Léonard,*

*Nous avons enlevé votre fille. Nous ne lui avons pas fait de mal, mais si vous voulez la revoir en vie, vous devez nous procurer 250 000 francs pour demain soir. Nous vous contacterons pour vous faire savoir où et comment l'échange aura lieu. Si vous tenez à sa vie, vous devez coopérer !*

– Mon Dieu, murmura Maigret. Ma pauvre Louise...

– Votre Louise ?

La colère qui flamboyait dans les yeux de Léonard était terrifiante.

– Il s'agit de ma fille, jeune homme ! Comment osez-vous dire une chose pareille ? Vous ne faites pas partie de sa vie. Vous êtes là uniquement parce que le hasard veut que vous soyez policier !

Maigret rougit, mais il réussit à cacher son émotion lorsqu'il répondit :

– Pardonnez-moi, monsieur le juge. Vous avez raison, bien sûr. Nous allons faire tout notre possible pour retrouver votre fille saine et sauve.

Le visage de Maigret avait retrouvé son habituelle expression insondable. Léonard connaissait bien ce regard et il le détestait. Il ne discernait aucun raffinement dans cette large face, aucun signe de passion, aucune lueur d'intelligence.

– Monsieur, fit Gauthier, le temps nous est compté. S'il vous plaît, dites-nous tout, avec autant de détails que possible.

Léonard sembla se vider de sa colère. Il acquiesça et se laissa tomber sur une chaise en fer forgé.

– Ça a dû se passer il y a une demi-heure. Je dormais profondément quand j'ai été réveillé par des cris. Cela ne m'a pris que quelques secondes pour reconnaître la voix de Louise. Les cris se sont arrêtés, comme si on avait plaqué une main sur sa bouche. J'ai immédiatement sauté hors de mon lit et j'ai pris mon pistolet

– Excusez-moi, monsieur le juge, dit Maigret. Vous gardez un pistolet dans votre chambre ?

– Bien sûr ! répondit sèchement Léonard. Un homme de ma position a de nombreux ennemis. J'ai mené des investigations contre les bandes les plus dangereuses de cette ville.

– Il me semble seulement que c'est une attitude assez inhabituelle, persista Maigret, à moins que vous ayez reçu des menaces spécifiques, bien sûr.

– Messieurs, coupa Gauthier, nous devons nous concentrer sur le cœur du problème. Maigret, ces digressions ne vont pas nous aider à retrouver mademoiselle Léonard.

Il se retourna vers Léonard, avec un sourire d'excuse.

– S'il vous plaît, monsieur, continuez.

– Très bien.

Le magistrat jeta un regard assassin à Maigret, puis reprit son récit.

– J'ai couru vers la chambre aussi vite que j'ai pu. Ça n'a pas dû me prendre plus de trente secondes. Quand je suis arrivé, la fenêtre était ouverte et Louise avait disparu.

– Cela s'est passé si rapidement, monsieur ?

– Oui, Inspecteur. Je ne vois pas comment cela aurait pu se dérouler autrement. J'espérais que les ravisseurs étaient encore cachés dans la maison ; alors j'ai réveillé les domestiques et allumé les lumières. Nous avons fouillé partout mais nous n'avons rien trouvé. Je ne comprends pas comment ils ont pu s'échapper en si peu de temps.

– Il n'y avait personne d'autre dans la maison ?

– Ma femme et mon autre fille séjournent avec des parents dans notre maison d'Alsace.

– La première chose que vous avez entendue était les cris de Lou...

Maigret s'interrompit.

– ...de mademoiselle Léonard. C'est bien cela, Monsieur ?

– C'est ce que j'ai déjà dit, il me semble.

– Bien sûr, monsieur, mais cela me surprend. Vous n'avez pas de chiens de garde ?

– J'ai deux mastiffs, mais je ne vois pas en quoi cela vous intéresse.

– C'est qu'il y a quelque chose qui me semble étrange... Pourquoi les aboiements des chiens n'ont-ils pas réveillé la maisonnée avant les cris de votre fille ?

– Les chiens ont été tués, jeune homme.

– Tués ? De quelle façon, monsieur ? Ils ont été empoisonnés ?

– Non. Le jardinier m’a dit qu’on leur avait coupé la gorge.  
– Couper la gorge de deux gros chiens a dû être un sacré tour de force pour les ravisseurs, songea Maigret tout haut. D’autant plus qu’ils n’ont pas fait de bruit.

L’incrédulité parcourut le visage de Léonard.

– Bon Dieu ! Êtes-vous agent de police ou vétérinaire ? Ma fille a été enlevée ! Je pensais que vous, bien plus que tout autre, y auriez accordé une certaine importance ! Et vous êtes là, en train de perdre votre temps à vous inquiéter de deux chiens morts !

– Excusez-moi, monsieur le juge…

La voix de l’inspecteur Gauthier était calme et sereine :

– Permettez-moi de m’entretenir un instant avec mon jeune collègue, s’il vous plaît.

Il prit le bras de Maigret et passa avec lui la porte du jardin pour gagner la rue.

Ils formaient un étrange duo. Gauthier était un homme mince de taille moyenne, qui se déplaçait avec une élégante distinction. Maigret était plus grand, plus épais et évoquait l’image d’un bouvier bernois avançant à pas lents derrière un whippet.

Lorsqu’ils furent dehors, Gauthier se tourna vers Maigret :

– On n’avancera à rien si vous continuez comme ça, fit-il.

– Mais, monsieur, je sais que je peux aider à l’enquête !

– A n’importe quel autre moment, je vous aurais dit oui, mais vous voyez bien comment il se comporte.

– Il faut que j’essaie, monsieur. Je ne peux pas rester là à rien faire alors que Louise est en danger.

Gauthier soupira :

– Je sais ce que vous ressentez, Maigret, sincèrement. Mais nous n’avancerons jamais si je suis obligé d’intervenir toutes les deux minutes entre vous et le juge. Il ne sait plus quoi faire et vous non plus.

Les larges épaules de Maigret s’affaissèrent et il hocha la tête. La disparition de Louise l’affectait au plus haut point. Son habituelle patience taciturne s’était muée en un chaos indescriptible.

– Qui plus est, continua Gauthier, vous savez parfaitement qui il est. Il pourrait vous retirer cette affaire en moins d’une minute. Il pourrait même vous faire rétrograder et qui sait alors où, moi, je serais envoyé ?

L’inspecteur sourit affectueusement et donna une tape amicale sur l’épaule de Maigret.

– N’ayez pas l’air si maussade. Je ne vous retire pas de l’affaire.

– Qu’est-ce que vous voulez que je fasse ?

– J’ai envoyé chercher le docteur de Grandin, de la Faculté de Médecine. Il va arriver d’ici peu et je vous donne pour mission de l’assister. Vous avez été étudiant en médecine, n’est-ce pas ? Qui sait, il y a peut-être quelque chose à tirer de vos réflexions sur les chiens. En tout cas, c’est ce sur quoi je veux vous voir travailler tous les deux.

Maigret savait que les indices scientifiques étaient toujours d’une extrême importance lorsqu’on menait une enquête. Chaque parcelle de son être voulait aider à retrouver Louise, mais il savait bien pourquoi cela lui était impossible. Il hocha la tête et reçut une autre tape sur l’épaule de la part de son supérieur.

– Ne vous inquiétez pas, nous la retrouverons.

Gauthier fit demi-tour et retourna à grandes enjambées vers la maison, laissant Maigret sur le bord du trottoir. Le jeune homme soupira. Il sortit une grosse pipe de sa poche, la remplit de tabac et commença à fumer par petites bouffées, tout en regardant l’orient s’éclairer.

La voiture de laitier avait quitté Auteuil à son allure paisible et avait atteint la rive gauche en traversant le pont Mirabeau. Elle avait tourné sur le quai d’Orsay et suivi le cours de la Seine vers le cœur de la ville. Alors que la voiture passait au niveau de l’Île de la Cité, elle prit au sud, se dirigeant vers la limite sud du V<sup>ème</sup> arrondissement. Les boutiques et les restaurants de la pittoresque rue Mouffetard étaient tout juste en train de reprendre vie quand le véhicule entra dans un petit bâtiment portant l’enseigne *Crèmerie*.

Quelques-uns des ouvriers de la laiterie jetèrent un coup d’œil à l’attelage mais ils ne s’y attardèrent pas. Toutes sortes de marchandises entraient dans la laiterie et en sortaient dans des fourgons similaires et les ouvriers n’y prêtaient jamais attention. Il valait mieux pour eux ne pas en savoir trop.

Une fois le véhicule dissimulé à la vue, Gaspard ouvrit la porte arrière. Le monumental Gouroull le rejoignit, portant dans ses bras le paquet enveloppé de draps. Gaspard ouvrit une porte dérobée, précédant le géant aux cicatrices, et tous deux descendirent un escalier. Ils atteignirent une suite de couloirs au bout du palier. La plupart étaient des culs-de-sac, destinés à entraver les recherches de la police si jamais le secret de la laiterie venait à être découvert.

Gaspard connaissait bien ces couloirs. Il suivit un itinéraire tortueux qui débouchait dans une salle de bonne dimension. Une lumière éblouissante éclairait les deux hommes tandis que la partie opposée de la pièce était baignée d’une ombre impénétrable.

– Au rapport.

La voix venue de l’ombre était une voix cultivée, méthodique, caractérisée par une légère pointe d’accent étranger.

– On a la fille, monsieur.  
 Gaspard indiqua le paquet que portait le géant.  
 – Votre associé n’est pas avec vous... et vous êtes blessé ?  
 – Gouroull aussi, Monsieur. On lui a tiré dessus à plusieurs reprises. Philippe est inconscient. Je l’ai laissé en haut.  
 – La police ?  
 – Non, monsieur. Il n’y avait qu’un seul homme.  
 – Un étranger ? demanda une seconde voix.  
 Elle était semblable à la première, bien qu’elle ne révélât aucune trace d’accent. Elle semblait aussi moins méthodique que la première, et cependant plus cassante.  
 – C’était un homme de haute taille, répondit Gaspard. Je n’ai pas pu le voir parce qu’il portait une longue pèlerine ou une cape, et un grand chapeau cachait son visage. Il se battait comme un beau diable, mais ça ne lui a pas suffi pour affronter Gouroull.  
 – L’avez-vous tué ? demanda la première voix.  
 – Non, monsieur. Gouroull l’a blessé mais il a réussi à nous fausser compagnie.  
 – Je connais cet homme, reprit la première voix. Il est regrettable que Gouroull ne l’ait pas tué. Il est récemment devenu une épine dans la chair de la Main Rouge. C’est une bonne chose que vous lui ayez échappé. Allez vous occuper de vos blessures.  
 Gaspard s’inclina devant ses maîtres invisibles et quitta la pièce.  
 – Gouroull, fit la seconde voix. La fille n’est pas blessée ?  
 D’un petit signe de tête, Gouroull indiqua que non.  
 – Libère-la, s’il te plaît.  
 Louise Léonard sursauta quand, débarrassée des draps qui l’entouraient, elle vit le visage balafré de son ravisseur. Elle commença à reculer mais une main gigantesque se referma sur son bras. Lorsqu’elle sentit cette poigne de fer, elle ne tenta aucun mouvement pour se débattre.  
 – N’ayez pas peur, Mademoiselle, dit la première voix. Gouroull ressemble peut-être à un monstre mais il ne vous fera aucun mal. Pas sans raison, du moins.  
 – Que voulez-vous ?  
 Elle essayait de paraître vaillante malgré les tremblements de sa voix.  
 – Il vaut mieux pour vous que vous n’en sachiez pas trop.  
 – Mon père n’aura de cesse de vous retrouver !  
 – Il est vrai que votre père est un homme tenace, répondit la voix. Il est vrai aussi qu’il vous aime profondément. Il se comportera intelligemment.  
 – Que vous voulez-vous dire ?  
 – Regardez bien Gouroull. Vous avez senti sa force. Vous avez vu ce dont il est capable. La police ne peut l’arrêter, vos chiens n’ont pas pu l’arrêter non plus, et même les balles ont peu d’effet sur lui. Il faut que vous sachiez que, même après que nous vous aurons relâchée, vous serez toujours entre nos mains. Faites-le savoir à votre père, afin qu’à l’avenir il ne nourrisse pas de folles idées à notre sujet.  
 Louise leva les yeux sur l’homme monumental qui la tenait. Son regard exprimait autant de curiosité que de peur.  
 – Je suppose que vous le trouvez hideux, fit la seconde voix. Son visage est un véritable masque de cicatrices, n’est-ce pas ?  
 – Un masque... répéta-t-elle. Je n’ai pas peur des masques.  
 Elle se leva avec hésitation. Comme Gouroull ne s’écartait pas, elle toucha son visage  
 – La peau aussi blanche que la neige, les lèvres aussi rouges que le sang, les cheveux noirs comme l’ébène...  
 Le front de Gouroull se plissa tandis qu’il laissait les fines mains de la jeune fille parcourir avec légèreté ses nombreuses cicatrices et ses grossiers points de suture.  
 – Ces points de suture, murmura-t-elle. C’est comme si vous étiez...  
 Elle se tourna vers la partie de la pièce plongée dans les ténèbres :  
 – Ce n’est pas possible !  
 – Félicitations, mademoiselle, dit la seconde voix. Vous semblez avoir un meilleur esprit de déduction que votre père. Vous avez raison sur ce qu’est et surtout sur *qui* est Gouroull.  
 Elle se tourna vers les voix :  
 – Vous m’avez montré son visage. Avez-vous peur de me montrer les vôtres ?  
 – C’est autant pour votre sécurité que pour la nôtre, mademoiselle, répliqua la première voix.  
 – Gouroull, dit la seconde voix, s’il te plaît, conduis mademoiselle Léonard à sa chambre. Puis, reviens me voir pour que je m’occupe de tes blessures.  
 Le géant aux cicatrices lâcha le bras de Louise et lui fit signe de le suivre. Tous deux quittèrent la salle par où ils étaient entrés.

Quand ils furent partis, un mécanisme ferma la porte à distance et la verrouilla. Les projecteurs s'allumèrent et une lueur diffuse emplît la pièce. La salle était vide ; seuls deux hommes élégants étaient assis derrière une grande table.

– Qu'est-ce que tu en penses, Cornélius ? demanda le premier.

Il semblait être le plus âgé des deux. Il portait un costume démodé et des lunettes rondes. Son épaisse moustache et sa crinière de cheveux grisonnants indisciplinés lui donnaient une certaine dignité. Il ressemblait à un vieil oncle sévère mais gentil.

– Elle m'a tout l'air d'une jeune fille tout à fait intéressante, répondit le docteur Cornélius Kramm.

Il était plus petit et plus mince que son frère mais avait le genre de tête massive qui révélait le génie. Il était presque entièrement chauve, si l'on voulait bien excepter une couronne de cheveux noirs. Il était vêtu d'un costume, noir également. Derrière ses lunettes rondes, une redoutable lueur d'intelligence brillait dans ses yeux sombres.

– Elle est assez jolie aussi, répondit Fritz Kramm. Je me demande ce que Gouroull ferait d'elle s'il n'était pas soumis à nos ordres.

– Je pense que tu connais la réponse à cette question, Fritz, et il s'agit là d'un horrible tableau. Les lois de la société humaine n'ont aucun sens pour quelqu'un comme notre ami.

Cornélius s'interrompit.

– Cependant, cela serait intéressant. Pour sûr, j'aimerais étudier la progéniture qui en résulterait.

La bonne société de Munich, Paris et New York aurait été scandalisée d'entendre cette conversation. Fritz Kramm était l'un des plus riches et des plus honorables hommes d'affaires du continent. Son frère, Cornélius, avait une réputation encore plus intacte. Célèbre chirurgien, le docteur Cornélius Kramm était aussi connu pour ses actes philanthropiques que pour les procédés médicaux qu'il avait été le premier à expérimenter.

– Et qu'a-t-elle dit au sujet de sa peau ? demanda Fritz

– Elle citait un conte des frères Grimm. Mademoiselle Léonard est une grande admiratrice des œuvres fantastiques et des contes de fées. C'est une lectrice passionnée de Féval, d'Ann Radcliffe, d'Edgar Poe et bien sûr de Mary Shelley. Je crois que l'un de ses auteurs favoris est Jeanne-Marie Leprince de Beaumont. Un fait des plus intéressants...

– Intéressant ? Pourquoi donc ?

– Intéressant, mon cher frère, parce que l'une des plus célèbres histoires de madame Leprince de Beaumont est celle d'une jeune femme retenue prisonnière par un monstre. Grâce à sa gentillesse et à sa beauté, elle brise finalement la malédiction de la Bête. Il se trouve que sa nature hideuse n'est qu'un masque et qu'en dessous il s'agit vraiment d'un Prince Charmant.

– Hum... grogna Fritz Kramm. Je me demande si Gouroull a lu cette histoire.

Cornélius sourit froidement :

– Je suppose que les contes de cet Italien, Collodi, seraient plus à son goût. Il veut être *un vrai petit garçon* après tout. Quant à mademoiselle Léonard, elle ne s'attend sûrement pas à un conte écrit par les frères Kramm.

– Je ferais mieux de monter voir comment se déroule l'enquête de la police, dit Fritz.

– Vois si tu peux apprendre quelque chose sur notre mystérieux homme en noir.

– C'est ce que je vais faire. Cela m'inquiète d'en savoir si peu sur lui.

– Oui.

L'absence d'émotion dans la voix de Cornélius était effrayante :

– Il nous faudra seulement être prêts lorsqu'il se présentera à notre porte.

Fritz acquiesça et se leva. Il traversa la salle et se dirigea vers une porte escamotable, qui s'ouvrit sur une petite cage d'ascenseur. Il appuya sur un bouton et disparut de la vue de Cornélius, resté seul dans la grande pièce.

Maigret avait rencontré Jules de Grandin environ quatre ans auparavant, lorsqu'il avait suivi, avant de les abandonner, les cours de la faculté de médecine de Nantes. De Grandin avait fait une conférence et Maigret avait été impressionné par son énergie et ses connaissances encyclopédiques.

Le médecin légiste n'avait pas changé. C'était un homme minuscule qui débordait d'énergie et proférait d'étranges jurons. Il avait demandé au jeune policier de rassembler des indices sur la scène du crime. Il lui avait ordonné de faire des mesures extrêmement précises et de recueillir un nombre si élevé d'échantillons que cela avait paru absurde à Maigret. A présent, de retour à son laboratoire, le docteur de Grandin disséquait les corps des chiens morts.

– Approche, bonhomme !

Le ton du médecin était impatient :

– J'ai besoin que tu orientes la lumière vers moi pour que je puisse voir.

Maigret s'exécuta, bien qu'il ne comprît pas la détermination du légiste à examiner l'entaille sur la gorge de l'animal.

– Docteur, il n’y a aucun doute sur ce qui a tué la pauvre bête ?  
– Bah ! aboya le petit homme. On en connaît la cause globale, mais pas les détails. On veut attraper le diable, gamin, et le diable, ça se trouve toujours dans les détails.

– Je crains de ne pas comprendre. Comment tout ceci va-t-il nous aider à retrouver mademoiselle Léonard ?  
Quelque chose me dit que je devrais être sur le terrain, en train d’aider aux perquisitions.

– Les perquisitions ? C’est une charitable description de ce qui se passe actuellement. A cet instant précis, l’inspecteur Gauthier et ses hommes démolissent les portes des institutions criminelles connues et rassemblent des charretées entières de malfrats parisiens dans l’espoir de retrouver la trace des kidnappeurs. Et tout ça en vain. Non, mon ami, ce que nous faisons dans cette pièce sera bien plus utile à ta Louise que toute cette activité frénétique de la Sûreté.

Maigret commença à protester, puis il se rendit compte de ce que de Grandin avait dit :

– Pourquoi l’avez-vous appelée comme ça ?

– « Ta Louise ? »

Les yeux du docteur pétillaient de malice :

– Est-ce que tu penses vraiment que je n’ai jamais été amoureux ? A moins d’être aveugle, je ne vois pas comment je pourrais me tromper sur tes soupirs et ta tête de six pieds de long. Tu es son prétendant, ou alors tu espères le devenir.

– Nous souhaitions nous marier.

– Mais son père l’a interdit ?

– Oui. Comment le savez-vous ?

– J’ai rencontré plusieurs fois ce magistrat stupide et sentencieux. En fait, sa fille doit être d’une beauté rare pour que tu en sois arrivé à pouvoir l’envisager comme beau-père. Dis-moi, sous quel prétexte a-t-il interdit le mariage ?

– Il dit qu’il ne mariera pas sa fille à un vulgaire policier. Il me dit que je suis trop mal dégrossi pour Louise.

Maigret sourit tristement et ouvrit l’arrière de sa montre de gousset :

– Pour être franc, je suis parfois d’accord avec lui sur ce point.

Il montra à Jules de Grandin le portrait que contenait sa montre. Il représentait un visage rond et délicat, encadré par une profusion de boucles brunes et dominé par de sages yeux noirs.

– Elle est charmante.

– Elle est plus que ça. C’est un ange.

Maigret haussa les épaules et sembla embarrassé.

– Je sais que c’est ce qu’il est convenu de dire quand on est amoureux, mais vous comprendriez si vous la rencontrez. Elle est sensible et gentille, et pas seulement envers les gens de son rang. Je l’ai vue parler à des domestiques, à des commerçants et à des clochards, toujours avec le même respect que celui dont elle fait preuve envers les amis de son père. Elle se rend souvent à l’orphelinat en tant que bienfaitrice et elle lit des contes de fées aux enfants.

– Et elle est amoureuse de toi ?

– Oui, docteur, c’est vrai.

Maigret se dandina gauchement.

– Je suis un lourdaud en comparaison des *gentlemen* élégants que son père lui présente. Pourtant, elle dit qu’elle voit « quelque chose » en moi...

Jules de Grandin grogna et scruta le jeune agent de police d’un œil critique.

– Je pense qu’elle agit avec plus de discernement que les jeunes sottes qu’on rencontre souvent. Il est dommage que son père te voie différemment.

– Même s’il m’appréciait, nous avons des différends religieux, dit Maigret.

Il se surprenait lui-même d’en révéler autant. Quelque chose chez de Grandin lui inspirait confiance.

– Ah...

Maigret vit une ombre de chagrin parcourir les traits du vieil homme.

– Les vieilles intolérances pointent à nouveau le bout de leur nez hideux... J’ai été amoureux d’une fille autrefois, mais elle était catholique et ma mère a interdit notre mariage. Le bon Dieu ne peut pas approuver que de jeunes amoureux soient séparés pour de telles raisons.... Pourtant, sur un point, je suis d’accord avec monsieur le juge...

Le ton du médecin était soudain plus léger.

– Pourquoi une charmante jeune fille raffinée voudrait-elle épouser un homme qui s’évertue à broyer du noir alors qu’il a une aussi bonne occasion de la sauver ?

– La sauver ?

Le visage de Maigret s’éclaira.

– Vous voulez dire que vous avez trouvé quelque chose ?

– Quelque chose ? fit le petit homme avec un soupçon de dédain. J’ai trouvé beaucoup de choses et toi, mon ami, tu aurais été assez intelligent pour les trouver toi-même si tu n’avais pas utilisé tout ton temps à souhaiter être ailleurs qu’ici. Je vois bien plus de possibilités en toi qu’en tous ces étudiants en médecine.

– Qu’avez-vous trouvé ?

– Commençons par les empreintes de pied, répondit de Grandin. Tu as fait les moulages toi-même. Qu’est-ce que tu en penses ?

– Je pense que je me suis trompé en faisant mon travail. Le pied de l’homme a dû glisser et déformer l’empreinte. Du coup, elle semble beaucoup plus large que ne peut l’être un pied humain.

– Pas du tout.

De Grandin traversa la pièce jusqu’à la table où se trouvait le moulage en plâtre de l’unique empreinte retrouvée dans le jardin.

– Regarde la netteté du bord de la semelle, en particulier là, au niveau du talon. Si le pied avait glissé, l’empreinte aurait été moins nette.

– Êtes-vous en train de dire qu’il s’agit vraiment de la taille de son pied ?

– De sa chaussure, oui.

De Grandin reposa le moulage.

– Nous n’avons qu’une seule empreinte correcte, mais il y avait d’autres marques dans le jardin qui indiquaient le chemin qu’il a pris. En utilisant les mesures que tu as faites, on peut connaître la longueur des enjambées de notre homme. Je la compare à l’enjambée d’un homme en pleine course et dont on connaît la taille, et, après un petit calcul, on apprend que notre homme mesure environ 2,50 m de haut.

– Mais ce n’est pas possible !

– Et moi je te dis que ça doit être possible. Les indices sont très différents de ce que peut raconter un témoin oculaire. Ils ne peuvent ni oublier ni mentir. Il faut croire ce qu’ils disent.

Maigret fronça les sourcils : aussi importants que soient les indices, il avait plutôt tendance à sonder en priorité les personnes impliquées dans l’histoire.

– Donc, il nous faut trouver un géant, dit-il. Un homme comme ça ne peut sûrement pas se cacher dans Paris.

– Pas tout seul, mais regarde ça.

De Grandin montra une nouvelle fois du doigt l’empreinte de pied en plâtre :

– Les contours bien formés, les marques de clous sur le talon... Tout ça indique que c’est une chaussure de la plus haute qualité. Pour un pied aussi colossal, elle a dû être fabriquée sur mesure. Ça a dû coûter une petite fortune.

– Donc, le géant possède un bienfaiteur ?

– Très bien, mon jeune ami. Car nous serions certainement au courant si un millionnaire de 2,50 m parcourait les rues de Paris.

– Alors, ce géant a un bienfaiteur très riche, fit lentement Maigret. Et il est impliqué dans un enlèvement parfaitement bien planifié et parfaitement bien exécuté. Est-ce que cela signifie que son ami est un criminel ?

– Je pense que oui. Que savons-nous d’autre ?

– Nous savons que notre géant est assez sportif pour escalader la haute clôture du jardin.

Maigret s’interrompit pour réfléchir :

– Avant d’escalader, pourtant, il a dû attirer les chiens jusqu’au portail et les tuer.

– Cela semble possible, mais nous devons être prudents à ce sujet si nous n’avons pas de preuves. Les corps des chiens et le sang de leurs blessures ont été trouvés à l’intérieur du jardin.

– Donc, il a escaladé la clôture avant d’attaquer les chiens ?

Maigret hocha la tête avec émerveillement.

– Tout paraît si clair avec vous, docteur ! Vous êtes un vrai Sherlock Holmes.

De Grandin fronça les sourcils :

– Pouah ! Cet homme a une réputation surfaite. Je préférerais être comparé au grand Dupin.

– Ou au brillant Rouletabille ?

De Grandin pointa le menton en avant. Les pointes de sa moustache gominée semblaient se tenir au garde-à-vous.

– Ce freluquet ? C’est lui qui devrait être flatté d’être comparé à Jules de Grandin !

Maigret étouffa un rire. A se comparer ainsi aux deux plus grands détectives encore vivants dans le monde, son nouvel ami n’était pas dépourvu d’ego. Il se dit que c’était probablement une bonne idée d’en revenir à l’enlèvement.

– Avez-vous appris autre chose, monsieur ?

Jules de Grandin acquiesça :

– Il y a quelque chose d’étrange et de très dérangeant dans les blessures des chiens. Regarde ça...

De Grandin se déplaça pour permettre à Maigret de bien voir le corps du mastiff.

– On lui a tranché la gorge.

– Oui, mais ce n'est pas un couteau qui est à l'origine de ces blessures. Tu vois ?

Maigret se pencha un peu plus :

– Des marques de dents ! s'exclama-t-il. Je ne comprends pas. Personne n'a vu ou entendu un autre chien.

– Peut-être parce que ce ne sont pas les marques de dents appartenant à un chien, dit de Grandin. Ces marques ont été faites par des dents humaines.

– Mon Dieu ! Quel genre d'homme pourrait faire une chose pareille ?

– Je voudrais bien le savoir aussi, fit une voix derrière eux, dans la pénombre du laboratoire.

Maigret et de Grandin pivotèrent sur place et se retrouvèrent face à un homme vêtu de sombre qui se tenait au milieu de la pièce. Il portait une cape noire et un chapeau à larges bords, qui dissimulait une grande partie de son visage. Il était entré sans un bruit.

– Qui êtes-vous ? demanda Maigret

Comme il n'obtenait pas de réponse immédiate, il commença à s'avancer.

– Non !

Jules de Grandin posa une main sur le bras de Maigret pour le retenir :

– Cet homme n'est pas notre ennemi.

Les yeux de Maigret ne cessaient d'aller de son ami au mystérieux nouveau venu.

De Grandin adressa un signe de tête à l'étranger :

– Vous êtes Judex, n'est-ce pas ?

Judex ! A la mention de ce nom, Maigret comprit. Pendant deux ans, la pègre de Paris avait été hantée par un mystérieux personnage qui s'était auto-proclamé juge contre les criminels que la loi ne pouvait atteindre. Gauthier avait mentionné la silhouette à la cape plusieurs fois, toujours avec colère et même avec un soupçon de crainte. L'inspecteur n'avait que peu d'estime pour les milices privées. Et encore moins pour un membre d'une de ces milices qui apparaissait et disparaissait comme un fantôme.

D'autres personnes avaient une vision plus charitable de l'homme à la cape. Maigret avait entendu certains le comparer à un Rocambole moderne, personnage d'une intelligence et d'une force surhumaines, qui agissait en dehors de la loi mais dont la seule ambition était d'anéantir les pires des criminels.

Maigret avait pensé que les rumeurs concernant la silhouette à la cape avaient été amplifiées ou même inventées de toutes pièces par les plus anciens membres de la police afin d'impressionner les nouvelles recrues. Maintenant qu'il faisait face à l'étranger en noir, il se rendait compte qu'il n'était pas une fiction. Judex, le juge auto-proclamé de la pègre, existait réellement.

– Je suis bien Judex, dit l'homme. Et vous êtes l'agent Maigret et le docteur de Grandin. Le même Jules de Grandin qui a étudié avec le Sâr Dubnotal, si je ne m'abuse.

– Vous êtes bien informé, monsieur, fit de Grandin en esquissant une révérence. J'ai effectivement passé six mois avec le Sâr, bien que je n'arrive pas à la cheville de ce grand psychagogue.

– Je me suis battu contre l'homme qui a enlevé mademoiselle Léonard, dit Judex. Je l'appelle « homme » car je ne sais pas ce qu'il pourrait être d'autre. Les criminels qui travaillent avec lui l'appellent *Gouroull*.

– Qu'est-ce que c'est que ce nom ? demanda Maigret

– Un nom qui lui convient très bien, répliqua Judex. Je ne sais pas ce que ça signifie, mais ça ressemble à *goule*, *gargouille* ou *gorille*. Je vois très bien pourquoi tous ces noms pourraient être appliqués à la créature que j'ai combattue. Il est plus monumental que tous les hommes que j'ai jamais vus ; il a un visage hideux et une agilité de démon.

– Est-ce que ça pourrait effectivement être un gorille ? demanda Jules de Grandin. Ou un orang-outan ? Ce ne serait pas la première fois qu'un singe commet un crime à Paris.

– Je ne crois pas que la créature que j'ai combattue soit un singe. Il se tenait droit et son visage était humain, bien qu'entièrement couvert de cicatrices.

– Peut-être est-ce un homme-singe, suggéra Maigret. Comme cette créature appelée Balao, qui a terrorisé la ville il y a seulement quelques mois.

De Grandin hocha la tête :

– Je n'étais pas sur cette affaire, mais j'ai aidé à l'arrestation de cet aliéné d'Otto Beneckendorff. Il avait tenté de créer un hybride de singe et d'homme. Cette créature pourrait-elle être le résultat d'une même expérience ?

– Comme je l'ai dit, répondit Judex, il n'est semblable à aucun autre humain. J'avais espéré que vous pourriez m'en apprendre un peu plus sur sa véritable nature.

Il sortit des plis de sa cape une éprouvette scellée et la lança à de Grandin.

– J'ai blessé Gouroull pendant le combat. Je l'ai touché quatre fois en pleine poitrine avec mon pistolet, mais il n'est pas tombé. Voici ce qui a saigné de ses blessures.

Les sourcils de Jules de Grandin se froncèrent quand il renifla le liquide :

– Ce n'est pas du sang.

– Non, répondit Judex. Ce n'est pas du sang et je ne crois pas que Gouroull soit une créature naturelle. J'espère que vous pourrez me dire ce que c'est. Analyser ce liquide est au-delà de mes capacités.

– Mais pas au-delà de celles de Jules de Grandin, hein ? Ne vous inquiétez pas, monsieur ; je serai à la hauteur de la confiance que vous m'accordez. Maigret, apporte-moi le microscope.

Jules de Grandin déposa une goutte du liquide sombre sur une lamelle de verre et la recouvrit. Il glissa l'échantillon sous le microscope et le scruta attentivement.

– Au nom du Diable ! Je n'ai jamais rien vu de semblable auparavant. Il s'agit d'une structure cellulaire identique à celle du sang, mais ça ne semble pas être organique. Ça va me prendre un peu de temps pour m'en assurer, mais je pense qu'il s'agit d'un sang de synthèse.

Il leva les yeux du microscope. A l'exception de Maigret, la pièce était vide. Judex avait disparu aussi mystérieusement qu'il était venu.

Une petite lumière rouge s'alluma sur la table d'acajou. Fritz Kramm la remarqua aussitôt, mais il l'ignora. Il était assis dans le bureau de son frère Cornélius, à la clinique caritative de la rue Mouffetard, en train d'écouter l'un des médecins du service.

Fritz leva la main pour interrompre le jeune scientifique.

– Pardonnez-moi, docteur Lorde. Je crains que toute cette terminologie médicale ne soit du ressort de mon frère et non du mien. Je serai heureux de lui demander de venir en discuter avec vous, mais sinon...

Il leva les mains en signe d'impuissance.

– Bien sûr, monsieur Kramm.

Le jeune médecin sourit :

– Je vous en serai grandement reconnaissant.

Fritz se leva et reconduisit Lorde à la porte. Puis, il se dirigea vers une bibliothèque, de l'autre côté de la pièce. Il actionna un mécanisme caché et l'un des rayonnages glissa de côté pour révéler un ascenseur dissimulé. Durant cette opération, la lumière sur le bureau clignota et disparut.

– Qui était-ce ? demanda Cornélius Kramm en entrant dans la pièce.

– C'était le docteur Lorde. Il aimerait faire des recherches et voulait te demander s'il pouvait les mener au sein de la clinique.

– Il est d'une intelligence remarquable, répondit Cornélius. J'aimerais voir où ses recherches le mèneraient, mais je ne peux pas me le permettre. Elles provoqueraient des morts inexplicables, et je ne peux pas laisser souiller la réputation de ma clinique.

– Comment va ton patient ?

– Il prenait du repos tranquillement quand je l'ai laissé.

Le docteur Cornélius mit la main à sa poche et en sortit quatre balles de petit calibre.

– Son aptitude à résister aux dommages est étonnante. Et sa capacité de récupération est plus grande que celle de n'importe quel animal naturel. Victor Frankenstein était un génie !

Fritz hochait la tête.

– Si nous en avions plusieurs comme lui, il n'y a rien que nous ne pourrions accomplir. Si seulement nous pouvions compter sur sa loyauté.

– Tu t'inquiètes trop, Fritz. Après tout, nous pouvons lui offrir la chose qu'il désire le plus au monde. Le monstre veut ressembler à un homme, marcher parmi les humains normaux et attirer le moins possible l'attention. Qui pourrait le lui permettre si ce n'est le *sculpteur de chair humaine* ? Mes techniques de carnoplastie peuvent même transformer un monstre en idole des femmes.

– Et après, Cornélius ? Tu sais ce qui s'est passé pour son créateur. Il est arrivé la même chose à tous ceux qui ont essayé de l'utiliser ensuite.

– Techniquement, Gouroull n'a pas tué Frankenstein, riposta Cornélius. C'est l'acharnement de cet homme à vouloir détruire sa création qui a causé sa mort. Mais ta remarque est pertinente et j'ai déjà prévu quelque chose le concernant. Je suis certain que Gouroull nous trahira dès qu'il aura son nouveau visage. C'est pourquoi il ne se réveillera jamais de l'anesthésie.

– Vraiment ? Tu ne finiras pas l'intervention chirurgicale ?

– Je crains que non. Et c'est dommage. Transformer ce visage en quelque chose d'humain aurait été un merveilleux défi.

Cornélius haussa les épaules.

– Malheureusement pour lui, il y a trop de choses à apprendre en le disséquant. Sa surprenante vitalité devrait le garder en vie pendant des jours, peut-être des semaines. Pendant tout ce temps, je pourrai apprendre tous les secrets de Frankenstein. Ensuite, je pourrai créer ton armée, mon cher frère. Immortelle, d'une force surhumaine et d'un esprit plus docile que notre malheureux Gouroull.

Fritz sortit une carafe de cognac et deux verres.

– Nous devrions porter un toast au succès de tes recherches.

Il versa la liqueur, sans jamais soupçonner que chacun des mots qu'ils avaient prononcés avait été entendu. Derrière la bibliothèque, dans la cage d'ascenseur dissimulée, une forme immense se balançait au milieu des câbles du monte-charge. Les yeux de Gouroull étincelaient de haine et de ruse inhumaine.

Il était tôt le matin quand les deux enquêteurs firent leur rapport à l'inspecteur Gauthier. Son visage pâlit un peu quand ils mentionnèrent l'apparition de Judex.

– Ce hors-la-loi ! jeta Gauthier. Je ferai en sorte d'avoir deux gendarmes prêts à l'arrêter s'il essaie de vous approcher à nouveau.

Il les écouta patiemment tandis qu'ils lui révélaient la taille estimée du ravisseur. De Grandin omit les détails concernant le sang de synthèse et ses soupçons sur ce que cela signifiait. Tous deux avaient débattu du problème peu avant et avaient décidé de dissimuler certaines informations jusqu'à ce que Gouroull soit capturé. Dire à l'inspecteur que ses hommes étaient à la recherche du monstre de Frankenstein ne leur aurait pas été d'un grand secours à cet instant.

Gauthier écouta patiemment jusqu'à la fin du rapport.

– Merci, messieurs.

Il sourit d'un air sceptique.

– Nous n'avons pas encore trouvé un tel géant, mais à partir de cette minute, dès que je le verrai, je saurai que nous sommes en présence de notre principal suspect.

Il avait demandé à Maigret de rester un moment après que de Grandin serait parti.

– Alors, Maigret, comment vous entendez-vous avec ce bon docteur ?

– C'est un homme remarquable.

– Il a certainement beaucoup de théories remarquables, fit Gauthier avec un petit rire. Nous nous préparons à livrer la rançon ce soir, vous ne resterez donc pas longtemps sous sa tutelle. Il sera bon de vous voir revenir bientôt à un vrai travail de police. Monsieur Léonard a rassemblé l'argent et je pense que mademoiselle Louise sera de retour chez elle saine et sauve, au plus tard ce soir, et que les ravisseurs seront derrière les barreaux dans peu de temps.

Maigret était rentré chez lui et avait dormi quelques heures. Il arriva au laboratoire pour y trouver le petit docteur toujours en pleine exploration sur les corps des chiens. Ils travaillèrent ensemble jusqu'au début de l'après-midi, jusqu'à ce que Maigret réussisse à persuader son aîné de faire une pause. Ils marchèrent jusqu'à un café voisin que connaissait de Grandin et ils prirent un déjeuner tardif conclu par un verre de calvados.

Après le déjeuner, de Grandin alluma un gros cigare. Il en offrit un à Maigret, mais celui-ci refusa poliment et bourra sa pipe.

– Il y a quelque chose à tirer de tout ceci, mon ami, dit le médecin légiste. Parfois, je deviens tellement obsédé par les indices que j'en oublie les besoins du corps.

– Quant à moi, c'est la seule façon que j'ai de penser avec clarté, répondit Maigret. J'ai besoin de laisser les choses s'imprégner au plus profond de mon être avant de vraiment les comprendre.

De Grandin hocha la tête et tous deux demeurèrent assis dans un silence complice, jusqu'à ce que le cigare du petit homme fût entièrement consumé.

– Je te remercie, mon ami, mais il est temps maintenant de rentrer à mon laboratoire.

– Je viens avec vous.

– Non, il vaudrait mieux pour toi et ton être profond que tu restes ici et que tu médites un peu plus longtemps, fit de Grandin avec un grand sourire. Non, je ne me moque pas de toi. Ce que tu as dit est juste. Tout homme réfléchit mieux quand il le fait à sa façon. Pour moi, c'est dans l'étude précise des indices, mais pas pour toi. Tous les hommes ne peuvent pas penser comme Jules de Grandin, mais la façon de penser de Jules Maigret est tout aussi satisfaisante.

Ils se dirent au revoir et le petit homme partit précipitamment.

Un homme singulier, mais d'une grande valeur, se dit Maigret. Il pensa à son nouvel allié, le mystérieux Judex, et se demanda quelles étaient ses motivations. Il n'était visiblement pas mû par le concept abstrait de Justice avec un grand J. Il avait plus vraisemblablement été victime d'une injustice bien particulière au cours de sa vie et y avait songé pendant si longtemps qu'il ne pouvait plus supporter de voir l'iniquité faire la loi quelque part. Il traquait les criminels pour se venger par procuration des torts qu'il avait subis. Quelle sinistre vie cela devait être !

L'évocation de Judex avait provoqué une réaction inhabituelle chez Gauthier. Comme si, en réalité, l'inspecteur redoutait cet homme. Pour lui, l'homme à la cape était-il seulement un élément imprévisible dans l'enquête ou était-ce plus que cela ? Il avait également semblé à Maigret que son supérieur avait bel et bien cru à l'existence d'un homme de 2,50 m. Peut-être n'avait-il su que faire d'un détail si étrange ou peut-être que, monsieur Léonard étant maintenant d'accord pour payer la rançon, il se concentrait sur autre chose ?

Maigret paya son repas et commença à traîner dans les rues. La brise de l'après-midi était chaude et lui apportait les parfums du parc voisin. Il croisa des jeunes couples, main dans la main. Il pensa à Louise et ressentit une pointe d'inquiétude. Quelle folie de risquer de la perdre ! Et tout ça pour ne pas provoquer le mécontentement de son père, une folie tout aussi grande ! Quand il l'aurait sauvée, il l'épouserait aussi vite que possible.

Qui l'avait enlevée et pourquoi ? Elle n'était pas le genre de personne qu'un kidnappeur raisonnable rechercherait en priorité. Sa famille était riche mais il y avait beaucoup de gens plus fortunés à Paris, dont la plupart feraient des cibles plus lucratives que la famille d'un juge d'instruction. Cela n'avait pas de sens.

Puis, Maigret se rendit compte que cela avait effectivement un sens.

Ses déambulations l'avaient ramené au laboratoire. Cela tombait bien, mais il avait passé plusieurs heures à marcher et le soleil était presque couché. De Grandin et lui devraient se dépêcher.

– Donc, cet enlèvement n'est pas ce qu'il semble être ?

Jules de Grandin était assis à côté de Maigret dans la voiture qui parcourait les boulevards à vive allure. Il avait pris le jeune policier au sérieux et avait abandonné ses examens pour l'accompagner.

– Je ne crois pas, répondit Maigret. Vous avez dit que l'homme qui a fourni ses chaussures au géant devait être riche. Pourquoi s'amuserait-il alors à faire chanter un homme comme monsieur Léonard pour de l'argent ?

– Mais si on le faisait chanter pour quelque chose d'autre ?

– Je pense que c'est en effet le cas, dit Maigret.

– Alors, peut-être que l'argent n'est qu'une façon de donner le change à la police. Ils vont se concentrer sur la rançon, laissant les ravisseurs libres de jouer un autre jeu.

La voiture s'arrêta devant la maison des Léonard. Aucune des fenêtres n'était allumée.

– Je sais qu'il a renvoyé les domestiques pour le temps de l'enquête, fit Maigret, mais où est la police ?

– Ils ont dû partir pour essayer d'appréhender les criminels quand la rançon sera livrée, avança de Grandin. Mais tout de même, c'est étrange d'avoir laissé la maison vide.

Brusquement, il pointa du doigt une fenêtre de l'étage supérieur, où une lumière venait de s'allumer.

– Il y a quelqu'un ici !

Tous deux quittèrent la voiture et se ruèrent dans la maison. Les portes n'étaient pas fermées à clé et le hall d'entrée était vide. D'un geste, de Grandin intima le silence à Maigret tandis qu'ils montaient les escaliers. La porte du bureau était entrouverte et le médecin attrapa le bras du jeune homme avant qu'il puisse entrer.

Étienne Léonard se tenait debout à l'intérieur de la pièce, des larmes ruisselant le long de son visage. Voir cet homme, habituellement si stoïque et au regard si féroce, devenu soudain si vulnérable causa un choc à Maigret. Dans une main, Léonard tenait une liasse de papiers ; dans l'autre, un petit revolver. Sous leurs yeux, il ouvrit la grille de la cheminée et jeta les papiers au feu. Il sortit un autre document de sa poche et le parcourut avant de le jeter également au feu. Il ferma le foyer et porta le pistolet à sa tête.

– Ventrebleu ! souffla Jules de Grandin. Nous devons l'empêcher !

Ils firent irruption dans la pièce.

– Monsieur Léonard, arrêtez ! cria Maigret. Il y a un autre moyen de sauver votre fille !

Le magistrat se figea sur place. Un mélange de peine et de confusion parcourut son visage lorsque Jules de Grandin ouvrit la grille, sortit les morceaux de papier en flammes sur le tapis et essaya de les éteindre en les piétinant.

– Maigret ? Docteur de Grandin ? Que faites-vous ?

– Nous connaissons la vérité, monsieur, dit Maigret. La vraie rançon n'a rien à voir avec vos 250 000 francs, n'est-ce pas ? Votre silence ne sauvera pas votre fille. Seule votre coopération peut l'aider maintenant.

Léonard se laissa tomber lourdement dans un fauteuil. Le pistolet glissa de ses doigts.

Maigret se tourna vers son ami :

– Les papiers ?

– Perdus, j'en ai bien peur, répondit le petit homme. Nous devrions pouvoir en rassembler quelques fragments, mais l'espoir est mince.

– Monsieur le juge peut nous le dire...

Maigret se retourna vers Léonard, qui restait accablé dans son fauteuil :

– Le dernier papier que vous avez jeté au feu... C'était la lettre qui indiquait les véritables exigences des ravisseurs, n'est-ce pas ? Sur quoi donc enquêtiez-vous ?

Léonard leva les yeux. Toute sa colère pleine de défi s'était envolée.

– Avez-vous entendu parler de l'organisation criminelle appelée la Main Rouge ? demanda-t-il.

– Bien sûr, fit Maigret. C'est l'une des plus dangereuses associations de malfaiteurs du continent. J'ai entendu dire que son influence s'étend même jusqu'en Amérique.

Léonard acquiesça.

– J'ai enquêté sur elle pendant des années et j'ai appris récemment le nom des deux individus qui sont à sa tête. Je me préparais à les poursuivre en justice, mais il fallait que je sois sûr et certain de leur culpabilité. Ce sont des hommes puissants, d'une réputation irréprochable. Les accuser sans preuve définitive aurait été de la folie.

– Et cette preuve ? demanda de Grandin.

– Elle est arrivée hier dans la soirée, répondit le magistrat. La nuit où Louise a été enlevée.

– Vous avez reçu deux demandes de rançon ?

– Oui, la première concernait l’argent. Elle devait occuper la police de façon à ce qu’ils ne soupçonnent pas la nature des véritables exigences. Je devais brûler toutes les preuves contre les deux hommes, et je devais ensuite me donner la mort. Ils ne peuvent se permettre de garder en vie quelqu’un qui sait ce que, moi, je sais.

– Vous devez nous dire ce que vous savez, monsieur.

La voix de Maigret n’était plus qu’angoisse.

– Si nous voulons avoir une chance de sauver Louise, nous devons tout savoir.

– La Main Rouge la tuera, que vous vous ôtiez la vie ou non, ajouta de Grandin. Vous devez le savoir.

Étienne Léonard hocha la tête.

– Je le sais. J’avais espéré que, d’une façon ou d’une autre, cela pourrait sauver ma petite fille, mais cet espoir s’est évanoui.

– Donnez-nous les noms, monsieur.

Léonard leva la tête. Avait-il ou non l’intention de répondre à la question de Maigret ? On ne pouvait l’affirmer avec certitude. Quand il regarda en direction de la porte, une expression de surprise parcourut à nouveau son visage. Puis, il y eut un coup de feu. Un petit trou rond apparut sur le front de Léonard et il s’affaissa dans le fauteuil.

– Je vous demande pardon, messieurs.

L’inspecteur Gauthier entra dans le bureau, pistolet en main.

– Je crains que le nom de mes employeurs doive rester secret.

– Gauthier !

Maigret avait à demi soupçonné son mentor, mais cela restait quand même un sacré choc.

– Je l’avoue à mon grand chagrin, mais je suis passionné par les paris. Malheureusement, je ne parviens jamais à choisir le meilleur cheval ou le chien le plus rapide.

– Mais la Main Rouge vous a dit qu’elle pourrait éponger vos dettes, n’est-ce pas ?

La voix de Jules de Grandin était pleine de mépris.

– Vos déductions sont correctes, docteur. J’ai toujours regretté que vous ayez choisi la police scientifique plutôt que les forces de police régulières. Vous auriez pu nous être utile.

Il tourna vers Maigret un regard attristé :

– Et vous, mon jeune Maigret, vous avez l’étoffe d’un enquêteur hors du commun. Quel dommage de devoir couper court à une carrière si prometteuse !

Il leva son pistolet.

– Maigret, prépare-toi à lui foncer dessus, souffla de Grandin. Il ne peut tirer que sur un seul de nous deux ; l’autre se jettera sur lui.

Gauthier parut inquiet. Il recula dans l’encadrement de la porte, cherchant à viser les deux hommes en même temps.

– Ne tentez rien de ce genre. Je suis un excellent tireur. Je peux tuer deux hommes aussi facilement qu’un seul.

– Et que faites-vous de trois hommes ? fit une voix dans la pénombre.

Gauthier esquissa un mouvement pour faire face à l’homme qui avait parlé. Avant qu’il puisse bouger, un bras vêtu de noir le frappa au cou et il tomba sur le sol, inanimé.

– Judex ! cria Maigret. Vous arrivez juste à temps !

L’homme à la cape noire entra dans la pièce.

– Je suis ravi de m’être trouvé ici à cet instant, dit-il, mais si j’étais arrivé vraiment à temps, monsieur Léonard serait encore en vie.

Il ramassa le revolver de Gauthier et le lança à Maigret.

– Vous en aurez besoin avant la fin de la nuit.

– Mais il s’agit d’une preuve !

– Si vous voulez sauver mademoiselle Léonard de Gouroull, vous aurez besoin de bien plus que de ça.

Maigret regarda de Grandin. Le docteur hocha la tête et se saisit du pistolet que Léonard avait eu entre les mains.

– Maintenant que son père est mort, la vie de ta Louise peut probablement se compter en heures. Nous devons agir immédiatement.

– Mais comment ? Nous ne savons toujours pas où elle est détenue.

– Pas du tout.

Judex désigna d’un signe de tête le corps inconscient de Gauthier :

– Lui nous le dira.

Le trajet jusqu’au repaire de Judex sembla durer des heures, même avec la puissante automobile de cet homme mystérieux. Il avait fait jurer à Maigret et à de Grandin de garder le secret avant de les conduire aux ruines de Château Rouge. En chemin, il les avait informés de son enquête sur la Main Rouge. Il avait appris trop tard le projet d’enlèvement de Louise et n’avait rien pu faire de plus que de tenter d’intercepter ses ravisseurs.

Château Rouge était autrefois une citadelle de pierre surplombant la vallée de la Seine. Il était perché au sommet d'une falaise abrupte et, en son temps, avait été une forteresse impressionnante. A présent, il s'agissait de ruines croulantes, mais qui faisaient toujours office de château fort. Une trappe dissimulée conduisait à un labyrinthe de couloirs que Judex avait équipés du matériel le plus moderne.

Gauthier était assis dans une petite cellule dépourvue de fenêtres. Les trois autres pouvaient l'observer en utilisant un miroir contrôlé par électronique. La pièce était pourvue d'un ameublement rudimentaire comprenant une chaise, un lit de camp et un écran de verre encastré dans l'un des murs, d'un modèle que Maigret n'avait encore jamais vu.

– Il va bientôt se réveiller, dit Judex. Je lui ai donné de la drogue hypnotique pour le rendre plus sensible à mes méthodes.

– Je n'aurais jamais pensé que je deviendrais un jour complice de ce genre de choses, dit doucement Maigret.

Judex fixa le policier :

– Je fais ce qu'il faut pour répandre la justice, monsieur Maigret. Si vous pensez que les méthodes de la police ont plus de chances de sauver la vie de cette jeune femme, je leur livrerai avec joie notre prisonnier.

Maigret ne répondit rien. Il était disposé à coopérer avec Judex dans ces circonstances extrêmes mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la compassion pour l'homme qui se trouvait dans la cellule. L'inspecteur Gauthier avait été son supérieur et son ami. Il lui était pénible de le voir dans cette position.

– C'est un endroit remarquable, commenta de Grandin. Et cette cellule... Je n'en ai jamais vu de semblable.

– C'est autant une cellule monastique qu'un lieu d'emprisonnement, répondit Judex. Dans cette pièce, un homme doit affronter ses péchés. Il est amené à revoir tout ce qu'il a fait, si bien qu'il cherche à expier. Je l'ai conçue pour un autre, mais l'heure du jugement n'est pas encore arrivée pour lui.

– Il est réveillé !

Maigret pointa le doigt vers le miroir. Les autres virent que Gauthier s'était levé et jetait un coup d'œil circulaire à la pièce.

Judex traversa la salle vers un bureau où se trouvait une machine à écrire d'aspect futuriste. Au fur et à mesure qu'il tapait, des mots se formaient sur l'écran, en lettres rougeoyantes.

**ROBERT GAUTHIER, VOUS ÊTES MON PRISONNIER. EN RAISON DES CRIMES QUE VOUS AVEZ COMMIS, JE VOUS CONDAMNE A RESTER ENFERMÉ DANS CETTE CELLULE POUR LE RESTANT DE VOTRE VIE.**

***A SUIVRE DANS LE LIVRE...***